

La dernière nuit de Messine (27-28 décembre 1908)

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **38 (1909)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La dernière nuit de Messine.

(27-28 décembre 1908)

De mille chérubins les paupières sont closes :
Ils se sont endormis au refrain familial.
Leur mère les contemple, et, sur leurs lèvres roses,
Elle imprime un baiser..., qui sera le dernier.

Sur les bords du détroit tout repose et sommeille ;
Rien ne trouble la paix des rivages amis.
L'astre des nuits répand sa lumière vermeille
Sur le calme océan, les volcans endormis.

De son sommier rocheux, Reggio somnolente
Dit l'amical bonsoir à Messine, sa sœur.
A l'abrupte Calabre, aride et nonchalante,
La Sicile répond par ses vœux de bonheur.

Les Calabrais dansaient au son des cornemuses
Hier, du cap Spartivent à San-Eufemia ;
Ils fredonnaient en chœur les refrains de leurs muses,
Et les Siciliens, leur « Santa Lucia ».

La brise de la mer, mélodieux orchestre,
Qui chante en se jouant dans les lauriers en fleurs,
Fait rêver les mortels au paradis terrestre,
Et leur laisse ignorer la souffrance et les pleurs.

C'est aujourd'hui dimanche, et, dans leur quiétude
Folâtre, ils ont vidé la coupe des plaisirs.
Oubliant le Seigneur, dans leur ingratitude,
Beaucoup à l'outrager ont voué leurs loisirs.

Et, pendant que, lassés, et sans regret dans l'âme,
Ils vont, insoucians, se livrer au repos,
Sous leur couche, un torrent d'irrésistible flamme
Leur prépare le plus horrible des tombeaux.

Dormez, chers angelots, — quand déjà la Mort fleure, —
Dans vos berceaux de nacre, en rêvant au beau ciel !
Dormez, voluptueux, — c'est votre dernière heure, —
En rêvant pour demain à des plaisirs sans fiel !

Elevant vers les cieux son âme avant l'aurore,
L'Archevêque est debout, priant seul au saint lieu.
Pressent-il qu'à l'instant la boîte de Pandore
Va vomir à la fois tous les fléaux de Dieu ?...

Malheur !... Malheur !... Soudain la plaine et les monts tremblent,
Devenus le jouet d'une invisible main...
La mer est déchaînée, et ses flots se rassemblent,
Se ruant furieux, comme un taureau sans frein.

Ecumant de colère, ils foncent sur la plage,
Soulevant comme liège et barques et vaisseaux,
Renversant tout ce qui s'oppose à leur passage,
Engouffrant tout entiers des quartiers sous les eaux.

Cabanes et palais s'écroulent pêle-mêle,
Au bruit assourdissant des remous souterrains.
En trombe le ciel verse et la pluie et la grêle,
Qui crépite et répond aux tonnerres lointains.

Au premier choc succède un sépulcral silence,
Suivi d'un second choc et d'un long cri d'horreur ;
Puis, un feu dévorant des décombres s'élance,
Et d'un spectacle affreux décuple la terreur.

Tous les éléments sont déchaînés sur Messine,
Qui, hier encore, était le plus riant séjour,
Offrant à l'envi tout ce qui charme et fascine...
Son dernier jour de joie était son dernier jour.

Des deux rives s'élève une clameur immense :
Ce sont des hurlements d'effroi, de désespoir,
Sans doute, c'est la fin du monde qui commence,
Et l'on verra bientôt les étoiles déchoir !

Un nuage poudreux et d'épaisses ténèbres
Pour comble de malheur, recouvrent le détroit ;
Et, dans l'affreuse nuit, les plaintes funèbres.
Aux cris de la souffrance ajoutent leur émoi.

Ce qui s'offrit aux yeux à l'aurore naissante
Fait des jeux puérils des plus sanglants combats :
Dans l'histoire des temps, quelle arme assez puissante
Put faucher d'un seul coup deux cent mille soldats ?

De la Terre en fureur l'ire semble assouvie :
Le rivage est jonché de mourants et de morts ;
Elle a fait un désert de ce lieu plein de vie...,
Mais la Terre sans cœur est aussi sans remords.

Au milieu du chaos s'offre un spectacle étrange :
Des torses dénudés, immobiles dans l'air,
Emergent du fatras ... car la vase et la fange
Sont le digne tombeau des idoles de chair.

A l'ignoble débauche ajoutant le blasphème,
Invitant le Dieu bon à les écraser tous,
Des monstres ont bravé le Tout-Puissant lui-même,
Qui brise leur orgueil dans son juste courroux !

Et les blonds chérubins, sommeillant dans leurs langes,
Victimes des méchants, avec eux sont frappés,
Mais pour aller au ciel, sur les ailes des anges,
Prier pour ceux des leurs à la mort échappés.

.

Puis le croc des marins vient fouiller les décombres,
Découvrant des blessés et des morts par monceaux ;
Et des torches, la nuit, errant au sein des ombres,
Dirigent de leurs mains les périlleux travaux.

La dépouille des morts est confiée aux ondes...
Alléchés par l'appât, accourant en essaims,
Tous les oiseaux de proie et les requins immondes
Font un sanglant régal de la chair des humains.

Quand des navrés cueillis par des âmes aimantes
Vont chercher la vie ou la mort sous d'autres cieux,
Ils veulent encore, à ces épaves fumantes,
Adresser leurs derniers et déchirants adieux.

... Et j'entrevois la main d'un ange qui dessine
Ces mots sur une pierre, à l'ombre d'un cyprès :
« Ci-git celle qui fut l'opulente Messine,
« Et maintenant n'est plus ! Qu'elle repose en paix ! »

Vuisternens-en-Ogoz, 9 janvier 1909.

ELIE BISE.



AVIS



M. le professeur Bovet reprendra, dès le prochain numéro,
son étude sur le *chant grégorien*.

